

Les paradoxes de l'intégration

Abdesslem Yahyaoui

Après avoir expérimenté des concepts surchargés de sens, gommant la spécificité, tels que adaptation, assimilation, insertion, on se réfugie aujourd'hui dans un nouveau concept qui est l'intégration. Alors que les premiers laissent planer le goût amer d'un échec dont les retombées s'observent au niveau de certains quartiers dits "chauds", ce nouveau concept pourrait courir le risque de rester loin de la réalité de l'immigration et incapable de remplir la fonction qu'on "suppose" lui faire jouer à savoir le bien-être des immigrés et une convivialité entre immigrés et Français.

Si l'intégration à visée politique peut advenir (dans les textes) à coups de tables rondes, de référendums, de médias, l'intégration psychologique semble plus difficile à réaliser car elle fait appel à des processus psychiques plus complexes, plus longs à faire émerger et nécessitant des stratégies plus fines. Ces processus sont à déclencher aussi bien chez les immigrés eux-mêmes que chez les gens du pays d'accueil. Le travail de déclenchement et de résolution de ces processus ne peut s'envisager que dans le cadre d'une action (d'un accompagnement) à long terme, faisant fi de toute urgence démagogique et/ou politicienne.

L'idée d'intégration se heurte, chez le migrant maghrébin, à un ensemble de facteurs très importants. Parmi ces derniers, on peut citer les vécus traumatiques de l'immigration, les conflits de générations, les pressions des loyautés invisibles, le type d'accueil réservé au migrant et à sa famille, etc. Tous ces facteurs, comme nous le verrons plus loin, participent à une déstabilisation permanente du cadre familial et gèrent le processus d'intégration.

Le traumatisme de l'exil

Les sujets en situation d'exil (voulu ou forcé) subissent un traumatisme par perte du cadre où les repères dedans/dehors, rendus confus par la nouvelle situation, rompent la continuité des sujets et les prédisposent à la chute. Ces sujets doivent accomplir un deuil spécifique : celui de leur cadre externe (environnement du pays d'origine), tout en sauvegardant leur équilibre psychique. Ce travail de deuil, long et difficile à élaborer, perturbe l'homéostasie de la famille, absorbe une grande partie de sa disponibilité psychique et l'empêche de contenir les bouleversements psychologiques de ses membres.

Les sensations de perte du cadre, de chute sont souvent réactivées par les injonctions de la réalité tel que l'échec scolaire, la délinquance, la toxicomanie, etc. Ces

injonctions viennent signifier aux parents leurs difficultés, voire leurs incapacités à transmettre une loi, une filiation dans ce pays dit d'accueil.

Pour le couple parental, les enjeux sont très dangereux et les risques sont très importants.

En effet, dans le pays d'origine, ce couple était couvert par le groupe familial large et par la tradition arabo-musulmane. U mariage arrangé, la dichotomie des univers, les barrières culturelles à la communication entre époux, se retrouvent sans étayage, sans support d'aucune sorte. Le couple est alors mis à nu face à son dysfonctionnement jusque-là masqué par le système de valeurs du pays d'origine. Eu égard à cette réalité, la donne parentale se voit changer de règles et de contenu. Les attentes ne sont plus les mêmes ainsi que les rapports aux origines. Les décalages se creusent, les conflits s'amplifient, les problèmes de communication s'accumulent, forçant ainsi le couple parental soit à réinventer des repères cohérents, soit à oeuvrer dans deux directions on ne peut plus antagonistes : l'une cherchant appui dans le modernisme, l'autre se réfugiant dans les valeurs traditionalistes.

Pour la femme, la fugue symbolique ne est souvent consommée. Elle a réussi à prendre des libertés que la tradition ne lui permet pas : liberté par rapport au temps, à la relation avec autrui ; liberté par rapport à l'espace, au corps, à la jouissance ; liberté par rapport à l'éducation des enfants ; liberté et distance par rapport à la belle famille, etc.

Elle a réussi même à accéder à la liberté économique et financière par l'intermédiaire des prestations diverses provenant de la Caisse d'allocations familiales., prestations qui lui permettent d'empiéter sur le pouvoir économique du mari.

Cette fugue n'a fait qu'exaspérer le mari qui voit en cela une atteinte violente aux rapports épouse-mari tels qu'ils sont définis par le code ancestral. Il se voit, par la même occasion, dépossédé de ses prérogatives d'homme, de mari et de père. Il se vit comme abandonné, dépassé, voire déchu de ses fonctions. Les institutions d'accueil participent de manière indirecte à cette dévalorisation du père.

On remarque donc qu'au niveau du couple parental, il se dessine deux tendances en apparence diamétralement opposées :

- celle de la mère qui révèle un penchant pour l'ouverture, la modernité, le maintien du séjour dans le pays d'accueil, étayée en cela par les enfants qui constituent le lien naturel où se logent ses désirs et attentes.
- celle du père qui vient opposer une résistance consciente ou inconsciente à toute fugue mettant en danger son règne. Plus la femme amplifie sa rencontre avec le pays d'accueil, plus le mari se sent menacé. Plus la femme s'ouvre à la modernité, plus l'homme se réfugie dans les valeurs traditionnelles et dans la religion. La situation est identique chez la femme quand il s'agit d'un homme fugeur.

Qu'il s'agisse d'un couple qui invente ses nouveaux repères pour survivre ou d'une dualité homme-femme, marquée par une lutte permanente entre le désir de rester le même et celui d'être comme et/ou de se laisser traverser par les nouvelles données du présent, il n'en demeure pas moins que l'effort reste considérable et insupportable pour la famille. Il participe à déstabiliser l'économie psychique du couple parental. Il

plonge ce dernier dans l'ambivalence, l'insécurité et la difficulté à porter sa progéniture.

Les problèmes intergénérationnels s'articulent autour d'une triple rupture au niveau des relais obligatoires pour la structuration de la personnalité de l'enfant et pour son équilibre psychique présent et futur. En effet, le cadre offert par les parents et sur lequel les enfants s'appuient, est très contesté, très instable, rongé par l'ambivalence et la nostalgie ; leur cadre interne est clivé, dédoublé ; le cadre externe à la famille (environnement d'accueil) renforce à la fois le clivage et "la contingence des référents".

De cette triple rupture découlent souvent un sentiment de toute puissance narcissique et l'illusion d'indépendance vis-à-vis du monde des grands et des règles communes. Naissent alors et prennent place dans la confusion destructurante les enfants ancêtres, les enfants messies, les enfants antidépresseurs du couple parental, les enfants symptôme du dysfonctionnement familial, etc. Ces enfants singuliers marquent l'échec d'une identification porteuse de sens structurant et signifient une rupture dans la filiation.

On voit dans cette première partie que les problèmes observables (repérables) dans le cadre familial sont de nature à perturber le fonctionnement psychique du groupe familial et à instaurer un état de tension quasi-permanent. Cette incapacité de fait à contenir les angoisses, les désirs et attentes des membres de la famille et à participer à leur élaboration et à leur transformation ne peut que provoquer la dispersion des énergies, l'insécurité affective et partant, induire une difficulté à investir positivement les facteurs d'intégration tels que l'école, le travail ou la politique.

En plus des crises qui secouent le cadre familial et dont l'origine s'inscrit essentiellement dans l'événement migratoire lui-même, il persiste un ensemble de messages de type paradoxal qui rendent le rapport à la réalité très complexe.

Ces messages ambigus, souvent contradictoires, sont à rechercher et à analyser du côté des pays d'origine et des pays d'accueil.

Du côté des pays d'origine, les messages transmis aux immigrés se résument schématiquement à ceci : "plus de place pour vous chez nous, mais surtout, n'investissez pas là où vous êtes". L'investissement dont il est question est à la fois économique et affectif. Les raisons d'une telle position sont multiples. Elles sont économiques dans le sens où l'immigration est une source importante de devises, de dynamisation des marchés intérieurs, de couverture des besoins financiers familiaux, d'allègement du marché de travail déjà saturé aussi bien par une main-d'oeuvre non qualifiée que par une main-d'oeuvre très qualifiée.

Ces raisons sont également politiques-idéologiques. Sans vouloir me lancer dans une analyse qui n'est pas de mon domaine, je retiendrai simplement deux idées.

La première consiste à dire que les immigrés constituent des espaces où peuvent s'exprimer à moindre coût les spécificités culturelles, politiques des pays dont ils sont ressortissants. Dans ce sens, il faudrait les maintenir là où ils sont. Ils sont également vitrine ouverte sur les pays d'accueil. Seul le contrôle de cette vitrine pourrait préserver certains pays d'origine d'une éventuelle mise en cause de leur souveraineté. L'intégration, bien qu'elle n'exclut pas chez le sujet le désir de promouvoir son héritage culturel, ne facilite pas ce contrôle.

La seconde idée consiste à dire que les immigrés appartiennent au patrimoine collectif, "filial", culturel, cultuel. De ce fait, leur abandon expose le groupe national à la honte, à l'angoisse de perte et de morcellement.

Autant d'idées, d'images s'articulent autour d'intérêts implicites ou explicites qui viendraient appuyer l'ambiguïté des pays d'origine vis-à-vis de leurs ressortissants et empêcher l'énonciation d'un discours clair et précis débarrassé de tout paradoxe. Cette ambiguïté est renforcée par la position des familles dont sont issus les immigrés. Cette position est aussi ambivalente que celle de certains gouvernements. Tout en invitant leur enfant à rester là où ils sont, ces familles refusent tout acte d'intégration. Ce processus représente pour eux une perte dans la filiation. Les actes et les paroles témoignent une fois de plus de deux discours contradictoires.

Dans son article "l'immigration dans le débat politique français de 1981-1988" (*Pouvoir* N047, PUF 1988) A Hochet démontre comment l'immigration est apparue à l'opinion publique à travers le discours politique et comment le discours politique s'est servi et se sert toujours de l'immigration pour des fins électorales.

L'auteur rappelle que la décennie 80 était marquée par une présence beaucoup plus visible des immigrés et des jeunes issus de l'immigration. Cette visibilité volontaire ou involontaire a été saisie par l'opinion publique sous les traits de la délinquance, du chômage, de l'immigration clandestine, de la réminiscence du passé algérien... Nous avons dit plus haut que la politique s'est servie, se sert de l'immigration comme thème électoral de prédilection, rappelant à chaque fois la menace qui pèse sur l'immigré : cette menace est celle de sa double expulsion, aussi bien du territoire que de l'imaginaire collectif.

L'idée d'insérer les immigrés même si elle est de longue date, contient une contradiction de taille. En effet, si les partis politiques partagent l'idée de fond, la manière d'y arriver reste différente. Pour la droite, l'insertion doit passer par un préalable qui est l'assimilation. Pour la gauche, c'est l'intégration, le respect de la différence qui constituent le préalable à cette insertion. Dans l'énoncé même de ces discours contradictoires se logent des idées hostiles à l'immigration, une vision inquiétante de celle-ci et une représentation défavorable des immigrés.

Bien que l'irréversibilité de l'immigration soit prouvée par différentes manifestations et par le poids des faits, des idées comme l'illégitimité de l'immigration ou le caractère inassimilable des immigrés en raison notamment de l'Islam, constituent des idées maîtresses qui prennent la forme d'un passage à l'acte politique et collectif.

Les médias ont toujours été présents dans ces débats politiques et pour couvrir l'événement et pour le créer.

C'est ainsi que l'affaire du foulard islamique a éclaté comme une suite logique du contenu latent et manifeste du discours politique et collectif au sujet de l'immigration. Cette affaire faisant suite à une accumulation d'autres faits tels que l'avènement du khomeinisme en Iran, l'affaire Salman Rushdie, la guerre Iran-Irak. Quand plus tard la guerre du Golfe a éclaté, la presse a réussi à renforcer l'opinion publique dans ses résistances et les immigrés dans leurs craintes par des messages paradoxaux et des allusions aux effets pervers. Les politiciens étaient tout aussi ambigus que la presse.

L'opinion publique lourde d'un héritage post-colonial non élaboré, du coup non assumé, se trouve intoxiquée par la peur de l'étranger. Cet étranger n'est pas

n'importe qui de par l'histoire politique, religieuse qui le lie à l'imaginaire collectif français.

Le climat imposé par la couverture médiatique et par les discours politiques à cet endroit, a largement participé à semer une confusion d'où s'alimentent des fantasmes crus de vol, de meurtre, de terrorisme, etc. Les événements, dans leur ensemble, ont été présentés d'une manière telle et avec une vitesse telle que le citoyen le plus "averti" ne peut que difficilement échapper à la tentation de la confusion. Pour le citoyen "non éclairé", la plongée dans l'amalgame ne peut que renforcer des préjugés déjà bien entretenus.

Aussi, le passage du Foulard islamique "intégriste" aux sérieuses propositions politiques sur l'intégration pourrait permettre de manière insidieuse la mise en place d'un paradoxe du type "intégrons les intégristes". Paradoxe de nature à altérer l'espace accueil individuel et/ou collectif et à provoquer soit l'expulsion de l'étranger par pure économie psychique, soit une fixation pathologique faisant de cet étranger le bouc émissaire de prédilection et le lieu de projection de leurs fantasmes.

Les réponses de l'immigré

L'ambivalence qu'on attribue souvent à l'immigré est l'une des expressions franches des paradoxes qui l'assaillent au quotidien.

Il est à la fois piégé par un réseau de loyautés invisibles qui, tout en l'incitant à être le même, exige de lui de faire l'épreuve de la séparation, et par un pays d'accueil qui, tout en étant ambigu avec lui, exige qu'il passe par l'épreuve de l'oubli.

Les aspects négatifs de ces messages densifient le climat paradoxal par la simultanéité d'in ' jonctions contradictoires. Après une telle épreuve, "être bien ans sa peau" relève parfois du miracle.

L'idée chez le migrant de ne pas se sentir doublement autorisé à "être bien là où il est" induit chez lui la censure quant à sa propre intégration et à celle de sa progéniture.

Aussi, le simple fait d'évoquer le mot intégration ou naturalisation (qui est l'un des facteurs de l'intégration) provoque parfois chez certains une angoisse de perte, de trahison des liens symboliques qui lient le migrant à sa communauté de base.

Des idées telles que "tourner la veste", ou "devenir mécréant" ne cesse de les travailler de l'intérieur.

"Tourner la veste" c'est faire en sorte que l'intérieur devient extérieur et vice-versa. C'est comme si par cette opération, il y a expulsion de ce qui fonde l'intériorité du sujet et incorporation et appropriation d'une extériorité qui est à la fois étrangère et menaçante.

Dans cette logique affective, l'intégration est perçue comme une perte des repères intérieurs. Elle frapperait d'amnésie l'individu et sa famille immigrée.

L'angoisse de devenir amnésique, de ne plus être ce qu'on était, de faillir à son histoire personnelle et collective, résultent de l'insécurité psychologique dans laquelle l'immigré baigne au jour le jour . Les conséquences de tels sentiments et de telles. censures vont se retrouver au niveau de l'apprentissage de la langue d'accueil et du degré d'autonomie sociale. Elles vont être repérées également dans la scolarisation des enfants et au niveau du processus de socialisation en général.

Pour conclure, je souhaiterais proposer quelques idées complémentaires. Tout d'abord, le concept "intégration" est un terme fédérateur, complexe, qui ne renvoie pas forcément à la réalité du terrain et du vécu des immigrés. En plus du fait qu'il est entaché d'ambiguïté, il ne contient pas les moyens objectifs d'évaluation, moyens nécessaires à un projet social. Sous forme d'anecdote, je rappelle -à ce sujet les dires d'une maman d'origine maghrébine née en France. Elle disait: "Quand décide-t-on que je suis intégrée et comment serai-je, une fois intégrée ? "

Ensuite l'intégration, si on conserve ce terme, est un mouvement interactif. Elle suppose que chacun des partenaires accorde à l'autre une place dans le présent et dans le futur. Elle suppose le droit à la différence et non la différence des droits. Pour ce faire, chacune des communautés concernées par ce processus de rapprochement devrait oeuvrer dans le sens d'un travail d'élaboration au sujet de la place que pourrait occuper l'étranger afin de dépasser l'angoisse que ce dernier peut déclencher. Pour permettre ce travail, le partenariat semble un moyen extrêmement efficace à partir du moment où il dépasse lui-même ses propres rivalités et où il se dote d'un projet d'une possibilité de supervision et d'évaluation de ses actions. Nous entendons par partenaires toutes les structures officielles pouvant avoir une action pertinente en matière de changement (institutions étatiques., associations sanitaires, sociales, culturelles, communautaires, représentants officiels des pays d'origine, etc.)

Par ailleurs, aucun changement réel ne pourrait advenir si les sujets ou les groupes concernés par ce changement ne s'impliquent pas directement dans ce processus. Aussi, ce partenariat ne doit pas étouffer la demande des intéressés sous quelque prétexte que ce soit. E doit au contraire, aider à son émergence, à son expression et il doit l'accompagner sans l'asservir et sans retomber dans la répétition ou dans ce qu'on appelle "plus de la même chose".

Aider à l'émergence d'une demande et assurer son accompagnement exige de la part des institutions gouvernementales, la mise en place de projet à long terme et l'abandon de toute action d'urgence. L'avis et le soutien des pays d'origine et des experts dans ce champ ne pourraient que renforcer l'efficacité de ces projets. Enfin et si on garde toujours ce terme "intégration" comme pour rendre compte d'un bien-être social et d'une insertion socioprofessionnelle, on pourrait dire que le processus d'intégration est bien entamé. Pour les intellectuels, les questions d'intégration ne se posent pas. Ces derniers sont en majorité intégrés d'office. Pour les enfants de migrants, il semblé difficile de se poser des questions sur leur intégration sans se poser la même question sur l'intégration de tous les enfants nés dans le territoire d'accueil et qui subissent les effets pervers de l'échec scolaire, professionnel. Ces enfants se plaignent souvent de la difficulté d'être accepté et non pas de leur refus d'être intégré. Sans oublier qu'un nombre de plus en plus croissant de ces enfants réussissent bien dans les sociétés d'accueil. Les voies de cette réussite sont multiples (intellectuelle, politique, artistique, ...)

Quant aux parents, ils commencent depuis ces dernières années à faire un travail de deuil sur le lieu d'origine. La remontée de l'Islam en terre d'accueil n'est-elle pas l'expression d'un désir de sédentarisation, d'une revendication politique et sûrement d'un effort d'intégration et non d'intégrisme.

Abdesslam Yahyaoui est psychologue et psychothérapeute.